

## **“... comme des sœurs aimées”**

Mardi 22 novembre 2016, à Nantes, rue de la Mainguais, un bon tiers du REPI retrouve les membres du Théâtre d'Ici ou d'Ailleurs pour les accompagner lors d'une représentation de leur dernière création, *Elles en ont vu de toutes les couleurs !*, à la maison d'arrêt.

Vers 11 heures 30, les formalités liminaires terminées, Charlotte et Claudine Merceron, la metteur en scène du spectacle, rejoignent le reste de leurs troupes devant le centre pénitentiaire. Onze sandwiches sur douze (Marie-France, malade, préfère s'abstenir) et quelques tartes aux pommes sont chaleureusement dévorés dans la salle d'accueil des familles. Après l'arrivée du régisseur et un passage collectif (quoique individuel) aux toilettes, le matériel – stocké après déchargement dans le hall de la salle – est empilé sur des chariots prêtés par l'administration et acheminé en file indienne jusqu'au portail d'entrée. Marie-France, de plus en plus affaiblie, doit se rendre à l'évidence : son adversaire viral est trop agressif, et Marie-Dominique la raccompagne jusqu'à sa voiture (garée, comme toutes les autres, au diable Vauvert, le parking adjacent étant bourré à bloc).

Douze visiteurs (sept d'Ici ou d'Ailleurs, cinq du REPI) pénètrent alors dans le hall de la maison d'arrêt et font, quasiment tous, grésiller le portique. Après la découverte des coupables métalliques et une longue vérification de la conformité des objets transportés, la queue-leu-leu reprend, arrêtée tous les dix à vingt mètres par une porte grillagée (qui attend pour s'ouvrir que la précédente soit fermée), jusqu'au gymnase des hommes. Là, aux trois-quarts de la moitié gauche, une scène a été montée, peu avant, par une équipe musclée d'auxiliaires pénitentiaires.

L'heure suivante est employée à transformer la salle de sport en lieu de spectacle et d'exposition, chacun œuvrant dans sa partie – les comédiens habillent la scène, sortent les accessoires, improvisent des loges, le technicien monte les lumières, branche les amplis, le Relais Enfants Parents Incarcérés aligne les chaises (quarante pour les hommes, une dizaine pour les femmes, de part et d'autre d'une allée de deux mètres réclamée par l'autorité), pose sur chacune d'elles un dépliant de l'association, prépare le coin collation (deux tréteaux, un plateau, des jus de fruits, de l'eau, des gâteaux orientaux – commandés et livrés par Martine tôt le matin, avant son départ pour Yangon), affiche côté jardin, près du but de handball, les photographies noir et blanc et les mots d'enfants/de parents évoquant le REPI. Les délais sont tenus, largement, au grand soulagement de certains, Charlotte fait baisser les volets de l'étroite baie vitrée qui coupe aux deux-tiers la façade du gymnase, le soleil disparaît, les comédiens obtiennent que le bruit de soufflerie (qui les contraint à s'époumoner pour atteindre les derniers rangs – où Lucile et d'autres bénévoles jouent les spectateurs-tests) soit arrêté, en même temps que le chauffage (Lucile et d'autres bénévoles renfilent leurs manteaux), la première surveillante, qui a fait en sorte que tout se passe pour le mieux, continue d'être parfaite, son téléphone sonne, elle prévient l'assistance que les détenus arrivent.

Au fond à droite du gymnase, une porte s'ouvre, des femmes apparaissent, une surveillante et sept détenues, suivies d'un surveillant. Sur la scène, Cédric, musicien-comédien, et Élodie, comédienne cofondatrice de la troupe, abrègent leur répétition et regagnent vite les coulisses (derrière des paravents tendus de velours rouge fabriqués et stockés

sur place). Les femmes saluent timidement les quelques personnes visibles, s'assoient aux places allouées. Cinq minutes plus tard, les hommes, par petits groupes et par une autre porte, celle de la cour, entrent dans la salle. Ils saluent moins timidement, étudient la transformation des lieux, puis se dirigent vers les chaises vides. Selon la première surveillante, sur les quarante inscrits vingt-six sont présents. L'ambiance est calme, presque feutrée.

Tout le monde installé, Didier s'avance et, devant la scène, présente le REPI, reprenant un ton plus haut quand ses collègues, debout au fond, lui font savoir qu'on l'entend mal. Le speech, clair et concis, semble improvisé (pourtant certains affirment avoir été témoins d'une longue préparation, crayon et papier à la main). Puis les lumières s'éteignent et le spectacle commence.

*Elles en ont vu de toutes les couleurs !* évoque avec tendresse, humour et dignité la vie de femmes, parfois d'hommes, fragilisé-e-s par la brutalité de leur environnement. Entre absurdités administratives et mises en pratique arbitraires de grands principes, violence de l'exil et difficultés éducatives, racisme ordinaire et jargon incompréhensible (quoique irrésistible, dans la bouche d'une sociologue incarnée par Martine Ritz) des "sachants", la pièce avance par courtes scènes – chacun des six interprètes (quatre comédiennes, une musicienne-comédienne, un musicien-comédien) prenant en charge un éventail étourdissant de personnages – entremêlées de moments musicaux, parfois chantés, et de moments dansés, souvent menés par Flora Théfaine (chorégraphe fondatrice de la compagnie nantaise Kossiwa).

Le gômoungo (cithare traditionnelle coréenne) de la virtuose Joung-Ju Lee\* joint ses sonorités à celles de l'oud, du tanbura ou de la guitare de Cédric Cartier pour accompagner – parfois ironiquement – les débats interculturels autour des crises d'adolescence, des châtiments corporels, des obligations familiales de venir en aide aux plus jeunes ou aux moins aisés...

Le public, au début très discret, silencieux, se détend peu à peu, réagit (côté femmes devant les tracasseries kafkaïennes en préfecture, côté hommes pendant l'évocation des mariages arrangés, des deux côtés quand est cité le chiffre de 82 % des tâches ménagères encore effectuées par les femmes), rit (face, notamment, à la traduction d'un laïus abscons en langage des signes par Élodie Retière-Henry ou au duo de cantinières philosopant sur les régimes sans porc), s'émeut lors du chant choral romani, très applaudi.

La succession, tambour battant, de duos, de trios, de sextuors, esquisse un portrait affectueux, admiratif, positif, loin de tout misérabilisme (ou angélisme), de femmes et d'hommes malmenés et droits, combatifs (par contraste, parfois, avec la xénophobie tranquille, absurde, de personnages dignes des *Brèves de comptoir*). De tranches de vie scolaire en débat de mères Roms sur la nécessité d'apprendre à lire, de tableaux ambigus (la relation complexe entre une vieille dame et son auxiliaire de vie "en boubou") en moments suspendus (l'émouvante révélation d'un maçon à sa fille), sous-jacent, discret mais présent tout du long, un fil semble tiré : la difficulté et la puissance de la filiation, de la parenté, du lien intergénérationnel.

---

\* Lauréate du concours "Trésor humain vivant" à Séoul en 1994.

Après une scène brève, incisive, célébrant l'éducation ("La chose la plus importante que l'on puisse transmettre, c'est la confiance en soi"), un méli-mélo de voix du monde – dont une, en allemand, cite les *geliebte Schwestern*, les "sœurs aimées" de Hermann Hesse – donne naissance au dernier chœur, savamment éclairé, autour de la maternité dévouée et sacrifiée : douze mains plongent dans un plat rempli de farine, "Les douleurs muettes de nos mères leur ont bâillonné le cœur", les comédien-ne-s se redressent, les mains s'élèvent, lancent la farine vers le ciel, les projecteurs s'éteignent. Court silence, vite interrompu par des applaudissements nourris, chaleureux.

Les comédiens saluent, re-saluent, apparemment heureux, les applaudissements cessent, Claudine Merceron remercie le public, "Ça nous fait chaud au cœur", "Nous aussi !", crie un des hommes, approuvé par beaucoup. La metteur en scène retrace rapidement l'histoire de la pièce, née en 2013, pendant le festival Tissé Métisse, de la collaboration du Théâtre d'Ici ou d'Ailleurs avec dix-huit femmes d'origines très diverses, dont les témoignages ont servi de base au texte que la troupe vient d'interpréter. Est-ce que ça leur a plu ? "Oui, dit aussitôt un jeune homme, vous avez bien sorti tous les problèmes sociaux, c'était formidable !" Un autre renchérit : "C'était super sympa !" Des spectateurs évoquent une scène qu'ils ont trouvée très juste, juste avant le chœur romani. Cédric, le musicien-comédien-chanteur, s'approche, leur demande s'ils sont Roms, oui, il parle dans leur langue, provoque des éclats de rire, une conversation s'engage, plus intime. Les comédiens se dispersent dans la salle à la rencontre des spectateurs (qui n'ont pas quitté leurs chaises), pendant que les membres du REPI proposent à chacune et chacun boissons et pâtisseries (très appréciées).

Les femmes semblent unanimes : "On aurait pu tout vivre. Ces situations, on les a toutes vécues, c'est notre vie au quotidien." Un des hommes, très ému, déclare à Élodie : "Vous êtes un médicament, j'ai jamais ressenti ça." Un autre, originaire de Madagascar, se met à pleurer en parlant à Martine : "Ça nous touche tous, parce que ça nous ramène à nous avant, à nos familles." Dans beaucoup de retours, de remerciements, est mentionné le pays d'origine, que la pièce a fait resurgir, la richesse et la difficulté de venir d'ailleurs : "Vous vous rendez pas compte, mais ça nous ramène à nous-mêmes."

D'autres aspects sont abordés, notamment matériels : qu'est-ce que c'est, concrètement, le travail d'acteur ? Combien de temps ça leur a pris pour écrire et monter le spectacle ? Ils le jouent souvent ? Ça se passe toujours aussi bien ? Deux hommes précisent qu'ils auraient dû être au travail, en atelier, mais qu'ils ont choisi de venir : "On a perdu un peu d'argent, parce qu'on n'est pas allés bosser, mais on voulait venir et on a eu raison." (Martine traduit : "Ils ont payé pour nous voir !") Beaucoup parlent d'évasion ("Vous m'avez fait voyager autour du monde") – aussi parce que leur quotidien, à la maison d'arrêt, c'est vingt heures sur vingt-quatre en cellule – et de leur envie de changement : "Je vais essayer de pas revenir dans ce lieu-là, y a que l'instruction. Faut apprendre, faut apprendre !" Un homme évoque les conditions de vie dans l'établissement d'à côté : "C'est vachement dur pour les femmes, elles souffrent plus que nous. Y a moins de solidarité, elles se dénoncent plus." Et elles s'expriment moins : de l'avis général des comédien-ne-s et des membres du REPI, les détenues sont restées, de bout en bout, plus discrètes, parlant d'une voix plus basse, osant moins partager leurs émotions.

À tour de rôle, femmes puis hommes regardent l'exposition, les petites mains d'enfants près des mains des parents pendant un parler ou une action collective, certains détenus

posent des questions, un père qui n'a pas vu sa fille depuis trois ans discute longuement avec Didier, demande s'il faut l'accord de la mère ("Parce que ça risque d'être compliqué..."), Didier répond, conseille d'envoyer une lettre en expliquant bien la situation, "C'est gratuit ?", oui, le voisin du jeune père, qui hésitait, se lance : est-ce que c'est vous qui faites les photos, au parloir ? Oui, on appelle ces actions des photos-parloir, elles ont lieu très régulièrement, et oui, c'est gratuit aussi. Charlotte est appelée à la rescousse pour préciser les dates, elle prend les coordonnées du jeune homme, qui sourit, remercie, s'éloigne vers un des surveillants. Charlotte lève le voile sur deux moments mystérieux qui l'ont vue brièvement s'éclipser du spectacle : deux pères, en rapport avec le REPI, apprenant que nous étions présents, ont essayé, parfois bruyamment (en hurlant derrière une des portes d'accès du gymnase) d'entrer en contact, et elle a pu, aux deux, apprendre une bonne nouvelle : ils vont voir leur enfant bientôt. Le plus expressif a levé les bras au ciel et crié sa joie. Et puis, dans la salle, la plupart des flyers ont été empochés, beaucoup de personnes semblent intéressées. Donc, aussi bien pour nous que pour la compagnie, on peut dire que ça s'est bien passé. La première surveillante, un peu plus tard, confirme : "Bon, ben, c'est une réussite, bravo !"

Les détenu-e-s saluent, remercient une dernière fois, s'éloignent avec les surveillants.

La remise en état du gymnase semble durer trois fois moins de temps que sa "théâtralisation" – démontage de la scène par les gros bras compris –, tout le monde a le sourire, s'active parce que, quand même, y a un horaire à respecter, les accessoires sont mieux rangés, organisés, dans les chariots, la file indienne reprend, les passages des portes sont plus rapides, moins maladroits, les addicts à la nicotine, sevrées depuis cinq heures, se réjouissent de l'imminence de leur libération, les cartes d'identité, les sacs à main, les clés sont vite récupérés, la grande porte métallique coulisse, les chariots sont sortis, les conductrices et conducteur courent au diable Vauvert, reviennent vite avec leurs véhicules, qui sont très vite chargés (d'une main, par les fumeuses), bon ben, c'est pas tout ça, la première surveillante, parfaite de bout en bout, a fini son service, elle embrasse tout le monde, remercie, non c'est nous, elle repart vers la porte avec les chariots vides.

Les comédien-ne-s s'embrassent, embrassent le régisseur, les membres du REPI, c'était super, merci beaucoup, merci à vous, à bientôt, oui, on espère, à bientôt, bonne soirée, chacun remonte dans sa voiture, son camion, agite la main, Salut !, Bonne route !, et quitte les lieux.